

0 3 / 0 4



les **19, 20** et **21 mars** 2004

L'An kabyle

CONCERTS, POÉSIE, CINÉMA

L'An kabyle...

CONCERTS

Vendredi 19 mars 2004 à 20h30

Akli D. et Idir

Samedi 20 mars 2004 à 20h30

Karima, Akli Yahiaten et Chérifa
avec orchestre sous la direction de Kamel Hamadi

Dimanche 21 mars 2004 à 15h30

Massa Bouchafa, Kamel Igman, Farid Gaya,
Zourane et les Etoiles du Djurdjura

Grande salle Oleg Efremov

POÉSIE

Samedi 20 mars 2004 à 16h

Hommage littéraire à Tahar Djaout,
Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri,
Fadhma Aït Mansour Amrouche,
Mustapha Bendofil

Lectures avec Fellag et d'autres complices

Petite salle

CINÉMA

Samedi 20 mars 2004 à 14h30

Documentaire sur **Abane Ramdane**

Documentaire **Da Mokrane** d'Areski Haran

Petite salle

les 19, 20 et 21 mars 2004

Au pluriel, "berbères" se traduit par "Imazighène" : "les hommes libres". En Kabylie, la langue et la tradition berbères survivent dans un contexte conflictuel.

Lounès Matoub, chantre de l'identité berbère est mort pour elle, d'autres, comme Ferhat ou Aït-Menguellat ont connu la prison pour leurs idées, leurs poèmes.

Minoritaire en Algérie mais majoritaire en France où elle s'est établie dès la seconde moitié du XIXème siècle, la communauté kabyle est très attachée à ses racines plusieurs fois millénaires. De nombreuses associations transmettent le patrimoine et se distinguent par une activité éditoriale impressionnante. C'est une communauté fortement ancrée dans la société française et si, comme les Auvergnats et les Aveyronnais, les Kabyles travaillent dans la brasserie de père en fils (quatre mille bistrot kabyles en région parisienne !), ils sont aussi très fiers de leurs célébrités : Mouloudji, Bashung, Adjani, Daniel Prévost, Jacques Villeret, Zidane évidemment et... la grand-mère d'Edith Piaf !

Et en juin, nous célébrerons donc l'An kabyle... et les Berbères.

CONCERTS

Vendredi 19 mars à 20h30

Idir



Idir est devenu chanteur par hasard !

C'était en 1973. La scène se passe à Alger. Nouara, une célèbre chanteuse qu'il devait accompagner à la guitare lors d'une émission en direct tombe malade. Il doit interpréter la chanson qu'il a composée pour elle, à la demande du producteur de l'émission. C'est le raz-de-marée, il vient de mettre le doigt dans un engrenage qui changera son destin. Lors de cette émission, il choisit le pseudonyme de Idir pensant que c'est une aventure d'un soir. Il ne veut pas que sa famille soit au courant. Dès le lendemain, des coups de téléphone et des lettres confirment le succès.

Hamid Cheriet pour l'état civil a choisi de se nommer Idir en hommage à une tradition ancestrale berbère qui veut que l'on baptise de ce prénom, signifiant "Il vivra" tout bébé fragile. Il est né le 25 octobre 1945 à Aït-Lahcène, un village perché sur une montagne blanche en hiver et rousse en été. Le bambin apprend très tôt à jouer de la flûte au contact des bergers de sa région. Une région pour l'instant meurtrie et profondément blessée par la répression coloniale qui contraint la famille de Idir (le père, paysan, cachait des résistants) à l'exil à Alger. En grandissant, il prend petit à petit, conscience de la nécessité d'affirmer son identité. À l'âge adulte, Idir, plus que jamais hanté par la vision charmée qu'il a gardée de sa Kabylie natale, se met en quête des lieux de son enfance, rassemble des souvenirs en voie d'extinction, collecte des chants et des poèmes. À ce moment, nous sommes au seuil des années 70, années de tous les dangers pour la culture berbère. Parler kabyle dans une cité arabophone relevait de l'affront national et d'atteinte à "l'unité nationale". La chanson kabyle, elle, enfermée dans ses douars, poursuit sa ronde autour de ses thèmes habituels : célébration de la femme, douleur de l'immigration, maux de cœur... Elle est devenue exsangue et anémique à force de se caricaturer et préfère se cantonner dans des sortes de mariages consanguins, à l'exception de Lounis Aït-Menguellet, idole locale, qui a su apporter un peu de fraîcheur.

À la veille de son service militaire, il est contraint d'enregistrer un deuxième morceau pour pouvoir faire un 45 tours. Alors qu'il croupit dans une caserne, cette chanson commence à faire le tour du monde, c'est *A Vava Inouv*. Le nom de l'artiste Idir est inscrit sur la pochette sans photo et, pendant près de neuf mois, sa mère et son entourage évoquent un merveilleux chanteur dont on ignore le visage sans se douter qu'il s'agissait de lui. De son côté, Idir était loin de savoir qu'il allait, d'une part, réconcilier les Algériens avec leurs racines paysannes et d'autre part, octroyer une dimension internationale à la chanson kabyle et, par extension maghrébine, à partir de la recomposition du tissu de sa mémoire collective.

Dans un premier temps, le pouvoir avait presque salué ce saut qualitatif et même la presse aux ordres avait daigné se pencher sur le phénomène. Pas pour longtemps. Car le régime prend peur, les chanteurs remplissent les stades et renvoient l'écho d'une Algérie qui, comme l'a écrit superbement l'écrivain Nabil Farès, cherche quelqu'un "qui la reconnaîtra comme étant venue d'elle-même et non pas d'un quelconque pays du Moyen-Orient". Les membres du FLN (ex-parti unique) réagissent par la censure, la répression et les arrestations arbitraires. En 1974, l'unique chaire de berbère, dirigée par le regretté Mouloud Mammeri à qui l'on proposera d'enseigner... le français, est supprimée et, dans la foulée, les chanteurs kabyles les plus en vue sont interdits de scène. L'année suivante, Idir et d'autres chantres de l'algérianité voire la maghrébitude, plus la majeure partie de l'intelligentsia algérienne (arabophones inclus) entament un "exode culturel" vers la France.

En 1976, Idir enregistre un premier album, puis un second en 1979. D'emblée, on constate son sens aigu de l'architecture musicale et un bel amour de la mélodie (une spécialité kabyle). Par la suite, il se produit à L'Olympia, au Pavillon de Pantin, puis en tournée. Il rencontre toujours un vif succès. Son long silence discographique s'explique non pas par une panne d'imagination mais par son refus d'errer sur les landes magouilleuses du show-biz et de tomber dans le coup éphémère de la mode.

Précurseur et père de la musique moderne maghrébine, inspirateur d'autres courants (le raï lui a emprunté le synthé et le thème

de la résurrection de la tradition folklorique), initiateur world avant l'heure, Idir est plus que jamais résolu à faire de sa musique un chant annonciateur de tous les printemps démocratiques et porteur de toutes les fraternités.

Son dernier album, *Identités* (Sony), auquel ont participé Zebda, l'Orchestre National de Barbès, Gnawa Diffusion, Gilles Servat, Dan Ar Braz, Maxime Le Forestier (chantant en kabyle) ou Manu Chao, lui permet de toucher un nouveau public. Suite donc pour un artiste toujours aussi apprécié après trente ans de chanson.

Akli D.



Ceux qui fréquentent les bars branchés comme le *Lou Pascalou* à Ménilmontant ou *La Flèche d'Or*, du côté de Porte de Bagnolet, ont déjà remarqué cet artiste au look afro-rasta-kabyle. Dans ces lieux il a joué avec son groupe Les Rebeuhs des Bois, faisant apprécier sa voix convaincante, ses rythmes menés derbouka battant et ses mélodies grisantes. C'était en 1994 et Akli D. (première lettre de Dehli, son nom de famille) s'en revenait de San Francisco, une parenthèse de six mois, enrichissante pour sa vie de musicien ami des ouvertures : "J'ai débarqué en France dans les années 80 et au début, je rejoignais des groupes pour jouer sur les places publiques comme Beaubourg. Ensuite, j'ai eu ma période piano-bar où j'improvisais du blues ou reproduisais des standards pop-rock, une bonne école pour moi".

Une Américaine de passage à Paris n'est pas insensible aux charmes de ses compositions : "Je l'ai suivie jusqu'à San Francisco où elle m'a introduit dans un pub open mike. Le patron m'a demandé dans quelle langue je chantais et j'ai répondu : en kabyle, naturellement. Ne connaissant pas cette langue, il m'a prié de lui interpréter un morceau. Ravi, il m'a engagé et cela m'a permis d'être sollicité dans d'autres endroits comme le Café International ou le Barrio, une boîte tenue par des Latinos". A son retour à Paris, la tête pleine à ras bord d'images et de sons, il hante de nombreux lieux festifs jusqu'à l'enregistrement de son premier album *Anef-as Trankil (Al Sur/Concord)*, où l'on retrouve diverses influences (africaines, reggae...), la couleur dominante restant kabyle.

Samedi 20 mars à 20h30

La noble Chérifa



Chérifa est la plus grande dame de la chanson kabyle.

De son vrai nom Bouchemlal Ouardia, elle est née le 9 janvier 1926 à Djaffra, en Petite-Kabylie. Dès l'âge de 7 ans, en faisant paître le troupeau familial elle se découvre un joli filet vocal. La simple écoute d'un roulement de bendir la poussait à se précipiter sur le lieu de la fête. Mais en Kabylie comme dans d'autres sociétés imbibées d'Islam, si on apprécie les musiciens, on ne souhaitait pas pour autant en avoir dans sa famille. Chérifa, très tôt orpheline de père et placée sous la tutelle de ses oncles après le remariage de sa mère, recevait des corrections sévères pour ses escapades répétées.

A l'âge de 18 ans, celle qui n'a jamais été scolarisée et a grandi pieds nus et en mangeant un jour sur cinq sans presque rien, décide de quitter sa région natale et de vivre sa vocation ailleurs. Dans le train qui la conduisait vers Alger, elle compose *Bqa Wa 'Ala Khir Ay Akbou (Akbou adieu)*, le titre qui fera sa renommée et qui demeure toujours aussi populaire. Dans les années 40, elle chante à la radio en échange d'un cachet équivalant à 700 F, une somme énorme à l'époque et s'impose rapidement comme la maîtresse du chant kabyle. Mais la rançon à payer est très élevée : ses oncles ne désespèrent pas de la tuer un de ces jours et elle est jugée indésirable dans le village qui l'a vu naître. Pendant des années, elle tourne un peu partout en Algérie et enregistre plein de morceaux, soit de sa composition, soit puisé dans le patrimoine folklorique, tous des succès. Elle ne se souvient plus du nombre mais approximativement, elle compte plus de 600 chansons dans son répertoire. Cependant, Chérifa n'a pas vraiment bien vécu de son art : dépouillée par le fisc alors qu'elle ne touchait aucun droit d'auteur, elle stoppe tout dans les années 70. Et, c'est au cours de la décennie suivante qu'elle est redécouverte par les jeunes (quelques grands noms l'ont pillée sans vergogne) alors, que de son côté, elle vivait. L'interrogeant sur sa condition déplorable, elle m'a répondu un jour : "Si je commence à me raconter, je crains de ne pas arrêter le flot de larmes qui menace

de jaillir". Comme pour Rimitti, Chérifa n'a eu droit à la reconnaissance que tardivement et comme pour la mamie du raï (elles se sont déjà produites ensemble), c'est la souffrance qui leur a inspirée ces chants tellement forts et traversés par une émotion indicible.

Karima

Karima a débuté à Alger au milieu des années 70 comme choriste puis a été révélée par une jolie romance intitulée *Ketchini d'igenni (Tu es mon ciel)* et interprétée, à part égale avec Samir. Cette première incursion dans les sphères musicales lui a valu un retentissant succès national et d'être promue meilleur espoir féminin. Tout en gardant sa modestie, elle a poursuivi son chemin. Elle a eu raison puisque par la suite, chacune de ses cassettes a été une réussite mais elle a quand même failli être une nouvelle victime de la routine et du train-train.

Karima est dotée par la nature d'une voix au charme émouvant, qui ne laisse pas insensible et trouvant sa plénitude dans le registre "haouzi". Encore fallait-il pour en goûter tout le sel et toute la saveur délicate, un compositeur qui prenne à son compte toutes les douleurs et tous les états-d'âme de l'artiste et qui puisse s'intégrer dans son langage. Cette personne-miracle existe, elle s'appelle Kamel Hamadi. Il lui a écrit des mots et des notes sur mesure, sans racolage, et respectueux des racines et du terroir. Et Karima chante tous les morceaux avec ses tripes et son cœur. Inutile d'ajouter qu'au gré des chants, on danse, on pleure ou on s'interroge. Bien joué, Karima !

Akli Yahiaten

Né en 1933 à Aït-Mendès, un village haut perché sur les hauteurs des montagnes du Djurdjura, Akli, très tôt orphelin de père, est élevé par sa mère et ses oncles. À 12 ans, fâché prématurément avec l'école, il fugue et part à Alger, où il est recueilli par des cousins et où il exerce divers petits métiers. En 1945, surpris dans une manifestation, il se retrouve en maison de correction, avant d'être récupéré par sa mère. En 1952, sans le moindre sou en poche, il prend bateau et train pour débarquer à Paris, la ville qui décidera de sa vocation artistique. Garçon de café au "Dupont" de Montparnasse, ouvrier chez Citroën, il ne lâchera jamais la mandoline qui lui permet de rompre la monotonie de ses journées de labeur. Il commence à fréquenter le milieu artistique maghrébin et oriental de Paris, tout en connaissant plusieurs fois la prison pour activisme pro-FLN. C'est là qu'il compose la chanson *Ya El Menfi*, reprise par Rachid Taha dans son album *Diwân* (Barclay/Universal). Chanteur à la voix de miel et excellent joueur de oud (luth), ce chantre de l'"immigrITUDE" a composé de nombreux succès, dont *Ay-axxam*, adapté sous le titre *La Tarara* par le groupe espagnol Radio Tarifa.

Dimanche 21 mars à 15h30

Massa Bouchafa

C'est à Ain-El-Hammam, petit village niché aux pieds de la montagne du Djurdjura que Massa Bouchafa est née en 1964. Douée pour la chanson, dotée d'une sensibilité développée pour la mélodie berbère, Massa Bouchafa caresse très jeune le milieu de la musique irrésistiblement attirée par le chant, c'est cette attirance qui va déterminer irrémédiablement la suite de son existence.

A six ans, dès le primaire, elle fait son entrée dans la chorale du village grâce à sa voix originale et à la force de son timbre vocal. Fascinée par les performances artistiques de Bouchafa, ses professeurs ne pouvaient que l'encourager à persister sur cette voie. Le chanteur Rezig Kaci, un de ses enseignants est vite émerveillé par son savoir-faire. Plus tard, Taleb Rabah, chanteur kabyle de renommée, découvrira ses dons.

Adolescente, elle intègre la prestigieuse et très fermée chorale du lycée "El Khensa" de Tizi-Ouzou. Subrepticement, la voix de Massa se distingue. Grâce à ses tournées successives dans toute la Kabylie, Bouchafa a appris à moduler sa voix, à prolonger son souffle et à maîtriser avec justesse les techniques du chant.

En 1987, Massa rencontre Mhend, compositeur expérimenté. De cette rencontre est née une union conjugale et artistique. Mhend est un homme de culture et de radio, auteur dramatique sérieux et compositeur de talent. Naturellement, il lui écrira des textes. Une poésie fidèle à l'ambiance du Djurdjura, des images fortes avec des thèmes diversifiés peupleront désormais la discographie de Massa. Le verbe a repris sa place légitime dans une région où la tradition se transmet essentiellement par l'oral.

Son premier album sorti en 1990 sera le révélateur d'une grande carrière qui allait la propulser sur de grandes scènes de spectacles maghrébines et européennes.

Dda Imulud, titre phare interprété en hommage à l'un des meilleurs écrivains et poète kabyles Mouloud Mammeri, lui a valu la reconnaissance par ses pairs et l'admiration du public. *Dda Imulud* sera fredonné par tous les kabyles tous âges confondus. Son premier passage sur scène se fera devant 80000 spectateurs au stade de Tizi-Ouzou à l'occasion de la célébration du 11ème anniversaire du printemps berbère. Les concerts se succèdent les uns après les autres.

La télévision algérienne, d'habitude très réfractaire à l'égard de la culture berbère, l'invite pour la première fois en 1990. Dans une robe kabyle, comme une princesse du désert, elle conquiert définitivement le cœur des milliers d'admirateurs et d'admiratrices qui trouvent dans sa douce voix et ses belles chansons un remède contre l'injustice, l'inégalité et la misogynie des hommes. Depuis, elle n'arrête pas de chanter.

Zourane

Zourane Ahmed est né en juin 1969 dans le village d'Ifri. Il débute sa carrière artistique dès son plus jeune âge comme percussionniste, puis batteur. A partir de 1986, il écrit des poèmes, apprend la guitare et compose ses premières chansons dans un style folklorique.

En 1992, son professeur de musique M. Ait Hamouda Abdelhakim de l'Institut Technologique de l'Education, lui conseille de faire de la musique moderne pour unir sa richesse musicale à sa poésie. Ensuite il apprend le solfège à la maison des jeunes d'Ighzer Amokrane, avec Chilla Hafidh, Benedir Elmedhi puis Mustapha Akrou.

En mars 2001, il enregistre son premier album à Bougie, accompagné par sa cousine Souad Zourane dotée d'une voix d'or.

Lors des événements en Kabylie en avril 2001, Zourane s'engage et devient délégué au sein de la coordination du Aarche d'Ouzellaguen. En décembre 2001, Zourane s'installe en France.

En juin 2003, Zourane connaît une renaissance artistique suite à sa rencontre avec Mohand Imazatene et Marie Boudarene, producteurs militants. Ensemble ils créent Agawa Productions qui a pour objectif de promouvoir la chanson kabyle à texte et à musique. *Ur Nugad (Nous n'avons pas peur)*, le dernier CD de Zourane est sorti en décembre 2003.

Les Étoiles du Djurdjura

En kabyle, fête se dit "tameghra" ou, lorsqu'on évoque une atmosphère de liesse, "fichta". Dans cette région montagneuse, arboricole (figuiers et oliviers essentiellement) et farouchement attachée à son identité amazighe (berbère), située dans le nord-est de l'Algérie, la musique et la danse sont à la fois une évasion, un moment de répit dans le déroulement de la vie quotidienne, un divertissement pour alléger le fardeau des travaux et des jours et une prise de conscience de la réalité immédiate. L'expression corporelle et les chants, souvent bâtis autour de textes à la poésie très subtile et métaphorique, sont autant d'images en parfaite harmonie avec les paysages kabyles marqués par ce gris lumineux du ciel aux abords de la mer lorsque s'y fondent les reflets des neiges du Djurdjura. L'ensemble formant un beau miroir, légèrement embué, où les silhouettes de chaque village haut perché se rejoignent dans la même tonalité sobre, riche en couleurs, fine trame tamisant le soleil comme cette "fuda" (pièce de tissu) à rayures rouge et jaune, nouée autour des reins des femmes, qui confère à tout l'environnement la même nuance et la même grâce. C'est aussi cette "fuda", en surimpression sur la "taqendurt" (robe locale), que l'on remarque le plus lors des instants festifs.

et avec Kamel Igman et
Farid Gaya

POÉSIE

Samedi 20 mars à 16h

Textes lus par **Fellag et Myrto Procopiou**

Tahar Djaout est né en 1954. Après des études de mathématiques, il est devenu journaliste en 1976. Il est l'auteur de nombreux poèmes et romans, dont *Les Chercheurs d'os* - prix 1984 de la Fondation Del Duca. Fondateur en janvier 1993 du magazine *Ruptures*, il a été assassiné à Alger en juin de la même année.

Mouloud Feraoun est né à Tizi Hibel, en Haute Kabylie, en 1913. Après des études à l'école normale d'Alger, il enseigne pendant plusieurs années en Algérie, puis est nommé inspecteur des centres sociaux. Son œuvre comprend entre autres, *L'Anniversaire*, *Le Fils du pauvre*, *Les Chemins qui montent*, et *La Terre et le sang*. À la fin de la guerre d'Algérie, Mouloud Feraoun est mort assassiné à Alger le 15 mars 1962.

Mouloud Mammeri est né le 28 décembre 1917 à Taourirt-Mimoun. Après des études primaires à l'école communale du village, des études secondaires au lycée Gouraud à Rabat, il obtient sa licence de lettres à la Sorbonne et publie ses premiers articles sur la question berbère dans la revue *Aguedal*. Mobilisé deux fois entre 1939 et 1942, il est par la suite professeur au lycée Bugeaud, à Fès, à Rabat, et enseigne le berbère à l'université d'Alger. De 1966 à 1982, il est directeur du Centre de recherches anthropologiques, préhistoriques et ethnographiques, puis fonde en 1985 le Centre d'études et de recherches *Amazigh* et la revue *Awal* à Paris. Il meurt accidentellement le 26 février 1989.

Fadhma Aïth Mansour Amrouche, kabyle, chrétienne, femme et, surtout poète a vécu l'exil toute sa vie : dès sa naissance en 1883, dans son propre pays, l'Algérie, puis pendant quarante années en Tunisie, enfin en Bretagne jusqu'à sa mort en 1967.

et des poèmes de **Mustapha Bendofil**

CINÉMA

Samedi 20 mars à 14h30

Documentaire sur **Abane Ramdane**. Durée 1h.

Documentaire **Da Mokrane** d'Arezki Harani. Durée 12'. L'immigration vue de l'intérieur. Les rapports de force qu'entretient, dans un café-hôtel restaurant algérien, le patron des lieux avec ses clients.

ET AUSSI...

Concerts dans les cafés

avec **Akli D.**, **Kamel Igman** et **les Étoiles du Djurdjura**

le 4 mars à 18h30 - La Pérouse - 18 rue La Pérouse - Pantin

le 5 mars à 18h30 - Le Maryland - 89 av. J. Jaurès - Aubervilliers

le 11 mars à 18h30 - L'Amitié - 24 av. P. Vaillant-Couturier - La Courneuve

le 12 mars à 18h30 - Les Troyennes - 12 rue Rouget de Lisle - Drancy

le 18 mars à 17h30 - Le Sénateur - 2 bis rue de la République - Bobigny

Dans ces lieux seront présentées les photographies de Tahar Yami "**Expressions d'Algérie**"

Expositions photographiques

Visages de Kabylie de Tahar Yami et d'Alain Szczuczynski
du 10 au 19 mars - Centre commercial Bobigny 2 - Bd Thorez - Bobigny

Expressions d'Algérie photos de Tahar Yami
du 23 au 29 février - Centre commercial Avenir - 60 rue St-Stenay - Drancy
du 1er au 5 mars - Hôpital Avicenne - 125 rue de Stalingrad - Bobigny

Concours culinaire "Pâtisseries orientales"

Si vous habitez la Seine-St-Denis, inscrivez-vous et présentez deux pâtisseries de votre spécialité. Jury et remise des prix :
le samedi 20 mars à 11h à la MC93 Bobigny

Souk d'artisanat kabyle

Sur le parvis de la MC93 Bobigny **du 19 au 21 mars**

MC93 pratique

Réservations

01 41 60 72 72 du lundi au samedi de 11 h à 19 h
www.mc93.com : vous pouvez désormais réserver et payer vos places en ligne en bénéficiant d'un paiement totalement sécurisé.

Pour les relais, contacter Mercédès Planas au 01 41 60 72 78

Tarifs

Tarif plein	23 €
Tarifs réduits	de 8 € à 17 €



PROJET COFINANCÉ PAR
L'UNION EUROPÉENNE
Fonds Européen de
Développement Régional
(FEDER)

Renseignements

01 41 60 72 60
Valérie Dardenne, Communication
Nathalie Robert, Julie Pospiech, Relations publiques

Presse

Bodo 01 44 54 02 00

MC93 Bobigny
www.mc93.com
1, boulevard Lénine 93000 Bobigny
BP 71 93002 Bobigny Cedex
Métro : Bobigny/Pablo-Picasso